
Rapport semestriel à l'attention de La Chambre Suisse-Japon du Commerce (SJCC)

Miserez Teymour

Premiers pas : L'atterissage.....	1
La ville d'Okasaki	2
L'école de langue	3
L'arrivée à Osaka	4
Travailler dans une entreprise nippone.....	5

Ce rapport relate mon séjour en tant qu'étranger au Japon après y avoir vécu pendant une période de six mois. Ce rapport ne relate pas le Japon de façon objective ou et je ne saurais confirmé que les informations qui y sont mentionnées sont absolument exactes car il ne s'agit pas d'un article à valeur scientifique ou journalistique mais bel basé sur ma propre expérience et connaissance des faits. Il est destiné aux représentants de « La Chambre Suisse-Japon du Commerce (SJCC) », représentants que je profite de remercier pour la bourse qui m'a été accordée.

Premiers pas : L'atterissage

Mon expérience Nippone a débuté le 12 Avril de l'an 2005, date à laquelle nous avons atterri, moi et deux amis, à l'Aéroport International de Nagoya qui comme son nom l'indique se situe à proximité de la ville de Nagoya, 4^{ème} ville la plus peuplée du Japon (après Tokyo, Yokohama, et Osaka... bien qu'un doute subsiste puisque je n'ai pas encore élucidé « le mystère Yokohama » comme je le nomme, à savoir si cette ville doit être considérée comme ville à part entière ou comme faisant partie de Tokyo!).

Nagoya étant la capitale de la Province d'Aichi qui accueille l'Exposition Universelle 2005, ou « Banpaku Expo » pour les Japonais, cet aéroport à été spécialement (ré)aménagé dans le but d'accueillir les nombreux visiteurs de l'Exposition.

J'en profite ici pour ouvrir ma première parenthèse : En arrivant dans un pays étranger, et en passant comme il se doit par la case départ, c'est-à-dire l'aéroport, quiconque serait tenté de se faire une idée du pays et d'en tirer des jugements hâtifs, surtout en ce qui concerne le Japon qui pour ma part me donnait l'impression de m'envoler pour une autre planète. En arrivant à l'aéroport de Nagoya, la seule image qui me reste et qui soit en accord avec ce que j'ai vu jusqu'à présent est celle... des distributeurs automatiques (boissons et cigarettes), présents à chaque coin de rue,

même dans les régions les plus reculées! En y réfléchissant un peu plus, cela donne un bon aperçu de la sécurité et du respect qui règne au Japon. En effet, nombreux sont les pays ou de telles machines dans des endroits si variés sont inconcevables car vandalisées en moins d'une semaine, pour des raisons pécuniaires ou simplement par gratuité.

De l'aéroport de Nagoya, nous nous sommes rendus directement à la ville d'Okasaki - ville dans laquelle se situe l'école de langue que nous avons fréquentée pendant trois mois - avec une navette spéciale et en compagnie d'un responsable de l'école qui était venu pour nous accueillir. Ce fut d'ailleurs un soulagement car à peine sorti de l'aéroport, l'obstacle de la langue s'est fait ressentir. Quelques minutes suffisent à se rendre compte que l'Anglais, bien que nécessaire, n'est pas des plus utiles et maîtrisé par une minorité de Japonais, en tous cas en ce qui concerne la compréhension et l'expression orale. Ce fut d'ailleurs confirmé en arrivant 2 heures plus tard à l'école de langue, pour établir un premier contact, remplir les formalités administratives et finalement être « largué » dans nos appartements sans autres modalités.

La ville d'Okasaki

Pour des raisons administratives, l'école de langue de Kanazawa habituellement fréquentée par les stagiaires de mon université ne pouvant accueillir plus de 5 étudiants, il a fallu rechercher une autre école. Un stagiaire précédent ayant déjà effectué plusieurs recherches sur le sujet et ayant été très satisfait par l'institut YAMASA de la ville d'Okasaki, mon choix s'était également porté sur cette école de langue. La ville d'Okasaki est une petite bourgade tranquille (au sens japonais du terme) d'environ 300'000 habitants, situé dans la province d'Aichi, à quelques kilomètres de Nagoya (environ 30mn en train), idéalement localisée entre Tokyo et la région du Kansai (Osaka, Kobe et Kyoto). Étonnement, la plus grande communauté étrangère est représentée par les Brésiliens, lesquelles travaillent principalement dans les centres de production de grandes compagnies telles que Toyota (Nagoya étant le berceau natal de Toyota, cette entreprise emploie des milliers, voire des dizaines de milliers, d'ouvrier dans la région, comme dans la ville de Toyohashi entièrement dévouée à l'industrie, laquelle n'aurait probablement pas lieu d'exister sans Toyota).

De mon point de vue, la ville d'Okasaki est un lieu idéal pour d'une part étudier le Japonais et d'autre part prendre ses repères. Les parcs et les lacs (artificiels en général) y sont nombreux ; les lieux de divertissement tels que clubs, bars ou encore cinémas y sont quasiment inexistantes ; le coût de la vie y est modéré ; toutes les commodités telles que poste, banque, centre d'information, hôpital, supermarché, « convenience store » (mieux connu sous le nom de « konbini » au Japon), gare ou encore école de langue sont accessibles à vélo en moins de 5 minutes. L'école de langue est quant à elle située à moins de dix minutes à pied de n'importe quelle résidence estudiantine, atout non négligeable. En effet, J'estime à environ 1h30mn-2heures par jour le temps passé en moyenne par les Japonais à commuter entre maison et lieu de travail.

L'école de langue

L'école de langue propose une gamme variée de cours de Langue, regroupés en 3 catégories de durée variable : avancé (AJSP), académique intensif (AIJP) et accéléré (SILAC). Les deux premiers sont plus destinés aux étudiants désireux d'acquérir un niveau professionnel. Ils s'étendent sur une durée de 3 mois à 2 ans et débutent trimestriellement. Le SILAC est quant à lui plus flexible et essentiellement basé sur la conversation. Il permet d'acquérir un niveau élémentaire, parlé comme compréhension, en quelques semaines (12 au maximum), peut être débuté n'importe quand dans l'année toutes les deux semaines et convient parfaitement aux débutants. C'est principalement pour ces deux dernières raisons que je l'ai choisi. Il consiste en 23 leçons de 50 minutes par semaine, le nombre maximal d'étudiants par classe étant de 15. En haute saison, c'est-à-dire entre le mois de mai et celui de novembre, les classes sont souvent remplies tandis que pendant la saison basse le nombre d'étudiants par classe ne dépasse pas 6 à 8 personnes. Parfois, il arrive même qu'une classe ne contienne qu'un seul étudiant, cas tout de même assez rare ! Le SILAC est disponible en 4 options : sans option (le moins cher), A, B ou C. L'option A contient 5 cours supplémentaires (ou séminaires) sur d'exercices de 30 à 35 minutes sur ordinateurs suivis de 15 à 20 minutes de conversation privée. Cependant, bien qu'utile, la conversation s'avère souvent frustrante car trop courte et les cours sur ordinateurs peu attrayants, même si l'accès est disponible depuis la maison via Internet. De plus, la quantité de travail à la maison étant de 2 à 3 heures par jour (révision de grammaire, devoirs et surtout vocabulaire), il est souvent difficile de trouver l'énergie nécessaire pour se connecter. L'option B est un peu plus intéressante. Elle contient 3 séminaires et 2 leçons privées de 50 minutes par semaine. Finalement, la plus intéressante selon moi -mais également la plus chère- consiste en 5 leçons privées par semaine pendant lesquelles chaque étudiant est libre de choisir le sujet (grammaire, lecture, kanjis, expression ou compréhension orale, vocabulaire...). Dans mon cas, ayant opté pour vivre dans un appartement à défaut d'un séjour chez l'habitant, les cours privés m'ont surtout permis d'exercer l'expression orale mais également de pratiquer la grammaire. Quoi qu'il en soit, la quantité de travail journalier est au minimum de 8 heures par jour et permet d'acquérir rapidement les rudiments de la langue qui permettront de se faire comprendre et de s'exprimer dans diverses situations de la vie courante, comme dans les magasins ou dans la rue, ainsi que suivre des conversations basiques. Je fus pour ma part entièrement satisfait de mon choix bien que senti quelque peu extenué voire parfois saturé après 12 semaines. Je le recommande à quiconque s'apprête à passer un séjour d'au moins 6 mois au Japon et n'ayant aucune base de langue. Pour une période plus courte, je conseille le SILAC sans option d'une durée de 8 à 10 semaines, durée à partir de laquelle on peut commencer d'exprimer des opinions et de nuancer ces arguments.

Concernant le logement, plusieurs types sont disponibles, s'étendant de studios à appartements de 3 pièces, en passant par dortoirs avec chambres simples et doubles (cuisine/salle de bains en commun) ou logement chez l'habitant. Les prix sont raisonnables et calculés indépendamment du cours de langue. Chacun est libre de choisir son type de logement. Or mis le séjour chez l'habitant, le futon doit être loué ou acheté, ce qui revient environ au même prix pour un séjour de 12 semaines. Le logement chez l'habitant présente des avantages qu'il n'est pas nécessaire de citer, mais peut s'avérer restrictif au niveau de la liberté (retour avant 10 heures du

soir, souper à des heures fixes, trajets souvent plus longs pour aller à l'école ou nécessité de venir en train...). Les chambres du village étudiantin (sorte de dortoir) sont quant à elle assez petites mais disposent d'un accès Internet gratuit pour ceux qui possède un ordinateur portable. L'ambiance y est sympathique et permet, parfois même un peu trop pour travailler rigoureusement, de faire de nombreuses rencontres. Par rapport à une collocation dans un appartement de deux ou trois pièces, le prix n'est pas forcément avantageux mais aucun investissement supplémentaire (fournitures ménagères en particulier) n'est nécessaire. Dans mon cas, étant venu à Okasaki avec deux connaissances, une collocation à trois dans un appartement de type 3LDK (deux pièces tatamis, une grande cuisine et un salon avec deux bureaux) fut un excellent compromis. Bien que deux d'entre nous partageaient la même chambre pour dormir, nous ne nous sommes jamais sentis à l'étroit et sommes toujours bien entendus. Avant mon arrivée, j'étais un peu inquiet à l'idée de ne rencontrer personne d'autre et de ne parler que français, mais les occasions de rencontre se sont avérées nombreuses à l'école. Il n'en tient qu'à soi de « s'évader » pour varier les activités et les se lier d'amitié avec d'autres étudiants, qu'ils soient Asiatiques (Taïwan, Corée, Chine), Australiens, Européens (Angleterre, France, Espagne, Suisse, Italie...), Américains, et j'en passe...

L'arrivée à Osaka

C'est ainsi qu'après trois mois de cours intensif de Japonais suis partis pour Osaka - plus précisément pour la banlieue d'Osaka- afin d'établir domicile dans mes nouveaux quartiers, c'est-à-dire en dortoir d'entreprise. La notion de dortoir peut sembler étrange à priori car quiconque serait tenté de s'imaginer un lit dans une chambre commune, image peut réjouissante lorsque l'on s'apprête à y passer neuf mois. Que l'on se rassure, il n'en est rien ! Au Japon, la notion de dortoir est des plus répandues. En effet, nombreuse sont les grandes compagnies qui proposent ce type de logement à ses employés, logement qui présente l'avantage d'être très bon marché et de disposer d'un réfectoire dans lequel sont préparés petit-déjeuner et repas du soir par un cuisinier et à prix modique. Chaque employé dispose d'une chambre privée, de taille moyenne (20 à 25 m² environ) aménagée d'un lit, d'un bureau et souvent d'un frigo, d'une télévision et d'une unité d'air conditionnée. Le dortoir peut s'avérer plus ou moins moderne et confortable selon les entreprises. Par exemple, les chambres de certains dortoirs sont équipées de lavabos et/ou d'une salle de bain privée. Quoi qu'il en soit, tout dortoir d'entreprise digne de ce nom dispose d'un bain commun, est unisexue (toute présence du sexe opposé est prohibée) et les visites sont tolérées dans une certaine mesure. Les visiteurs sont acceptés l'espace de quelques heures, mais n'ont pas le droit de rester la nuit. Pour dissuader l'éventuel fraudeur, des caméras de sécurité sont présentes dans le hall d'entrée et un « manager » veille au grain. Normalement, n'importe quel employé fraîchement diplômé passe au minimum une à deux années dans de tels dortoirs, certains y vivant même jusqu'à 10 années. Cependant le dortoir n'est pas une obligation et tout employé désireux de vivre dans un appartement reçoit une subvention pouvant s'élever à 20 % du loyer. L'abonnement de train permettant de commuter entre maison et lieu de travail est également fourni par l'entreprise. Pour ceux qui possèdent une voiture, ou seraient tentés d'en acquérir une, celle-ci est partiellement ou entièrement payée par la compagnie pour autant que l'employé

travaille une durée minimale de 5 à 10 années, atout qui motive à rester fidèle envers son entreprise pendant de longues années.

Lors de mon arrivée au dortoir, ma plus grande surprise ne fut pas la vétusté des lieux mais plutôt l'ambiance qui y régnait. Le premier contact que je tentais d'établir avec un Japonais en le saluant dans les couloirs fut ... sans réponse ! Je compris un peu plus tard qu'il est vain de saluer les employés au dortoir, à moins qu'il ne s'agisse d'une « bonne connaissance ». J'entends par « bonne connaissance » une personne avec qui on eu l'occasion de discuter au moins une heure en tête-à-tête, lors d'un repas du soir pris au réfectoire par exemple. Dans ce sens, un employé qui travaille dans le même bureau ne peut pas être considéré comme « bonne connaissance ». Même si le temps d'une soirée d'entreprise (« welcome party » par exemple) et une fois enivré il est possible de discuter plus de deux heures avec ces collègues, il n'est pas dans les habitudes de s'adresser la parole au quotidien, que ça soit au bureau comme au dortoir. Au mieux, sont échangées les formalités consistant à dire bonjour en arrivant le matin au bureau et s'excuser de partir en avance (ou du moins avant les autres) en le quittant le soir. Il en est de même au dortoir ! J'ai toujours en tête l'exemple de mon voisin de palier, que je croise et qui fait le même trajet tous les jours pour aller au travail, mais qui ne m'as pourtant jamais adressé la parole ou même un regard, du moins pas à ma connaissance. On pourrait évoquer comme raison que je suis un étranger et mais le principe reste valable entre Japonais. Je pense que cela en dit long sur le manque de communication et la solitude qui règne au Japon, que l'on soit étranger comme indigène. Il est clair qu'en tant qu'étranger l'intégration est d'autant plus difficile mais de mon expérience, même pour ceux qui restent plus de 5 ans, période raisonnable à partir de laquelle on pourrait espérer s'être intégré, le problème reste posé.

Travailler dans une entreprise nippone

Ma première expérience professionnelle, ou plutôt mon premier contact avec l'entreprise, débuta le lundi 11 juillet 2005, à 06h30 pour être précis. Le premier jour de travail ne fut pas tout à fait ordinaire. La première étape consista à aller se présenter au département des ressources humaines au siège de la compagnie dans le centre d'Osaka. Après 1h15mn de route et une présentation de 5 minutes, je repris le train pendant une heure pour aller mettre à jour ma carte de registration d'étranger dans ma commune de résidence. Une fois les modalités remplies, je me dirigeais finalement sur mon lieu de travail que j'atteignis à 12h00. J'avais entendu de la part des anciens stagiaires qu'il n'y avait pas de tenue obligatoire pour travailler, ce qui à première vue me parut bizarre mais plutôt plaisant. Ce fut donc à ma plus grande surprise qu'à peine arriver sur mon lieu de travail, je reçus ma tenue « militaire », que je dus enfiler immédiatement, constituée d'un pantalon, d'une chemise et d'une casquette, le tout à l'effigie de la compagnie... En effet, chacun est libre de se rendre sur son lieu de travail dans la tenue qui lui plaît, mais nul ne réchappe à la tenue officielle une fois arrivée à son bureau. Les pantoufles ne sont quant à elles pas officielles mais tout de même obligatoires lorsqu'il s'agit d'aller vérifier ces mails dans le bureau principal, ou plus précisément dans tout autre bâtiment que dans l'usine, ce qui au final n'est pas une si mauvaise idée. En résumant le calcul tout employé perd au moins 20 minutes par jour à changer de tenue en arrivant et en partant, à transiter entre laboratoire et bureau et à changer de chaussures entre deux. Le

premier jour, le temps que l'on m'explique les modalités, de recevoir mon passe d'entrée, les clés de mon casier, mes bons repas, mon ordinateur, mes places de travail (bureau et laboratoire) puis de me présenter à mes collègues de laboratoire ainsi qu'à chaque chefs de groupe ou de département, la journée s'était écoulée et l'heure de rentrée (16h45) était arrivée.

La deuxième journée fut par contre tout à fait représentative d'une journée de travail ordinaire. Le réveil sonne à 06h30, puis trois fois toutes les 5 minutes. Je me lève à 06h45 car je suis vite résigné à abandonner le déjeuner au réfectoire (riz, poisson, soupe) après le premier jour au profit de 15 minutes de sommeil supplémentaires. À 06h55, le premier bus emmène les employés vivant au dortoir jusqu'à la gare, ou du moins une partie puisque tous ne travaillent au même endroit, depuis laquelle le train part à 07h05. A 07h17, je change de quai pour monter dans un train plus rapide à 0719, lequel me permet d'arriver juste à temps (non sans un léger pas de course final) pour monter dans un dernier bus d'entreprise à 07h32 qui attends à la gare pour finalement emmener les employés sur le lieu de travail. Dans le cas où la motivation du petit pas de course final viendrait à manquer, il faut prendre un autre train puis marcher 10 minutes, contretemps qui retarde l'arrivée dans l'entreprise d'environ 20 minutes. En fait, ce contretemps s'avère salvateur puisqu'il permet d'échapper à la gymnastique matinale de 3 minutes qui débute à 07h54 et à laquelle une majeure partie des employés participe, non sans grande conviction selon mes observations. Le temps de changer d'habits, de transiter du vestiaire au bureau pour aller vérifier les mails, déplacer l'aimant indiquant le lieu où l'on se trouve (sans oublier d'enfiler ces pantoufles entre deux) puis de retourner au laboratoire, le travail peut enfin débiter, à environ 08h10. Il s'achève de la même manière à 16h45, heure à laquelle je m'excuse de partir avant les autres employés qui restent au minimum 1 heure de plus.

Le bureau est une grande salle d'environ 500m² dans laquelle tous les employés ont une place de travail attribuée en fonction de l'importance de l'employé au sein de l'entreprise. Ainsi, tous les employés d'un même groupe sont alignés sur une même rangée, le chef de groupe se situant en bout de rangée, place la plus éloignée de la porte d'entrée. Les différents groupes sont situés sur plusieurs rangées, une dizaine environ, et les chefs des chefs de groupe, donc les chefs de département, sont quant à eux situés perpendiculairement et en face de tous les autres employés. À notre étage, ils sont au nombre de 5. Finalement, le chef des chefs des chefs de groupe dispose de son propre bureau isolé par des parois de en verre et situé dans l'angle. Ma place se situe donc logiquement en bout de rangée, proche des imprimantes, de la porte d'entrée ou autre lieu de passage fréquent. Il existe plusieurs bureaux situés à différents endroits ou dans différents bâtiments et de taille variable mais la disposition des employés reste valable et commune à toute entreprise nipponne. Par contre, les laboratoires semblent déroger à la règle. Ils se situent sur des lieux variés, comme sur d'autres étages ou proche des lignes de production dans d'autres bâtiments. L'étage le plus haut de tous le complexe est réservé aux salles de conférences.

Lorsqu'un employé est engagé dans une compagnie, le groupe de travail est défini mais le choix du projet est très flexible. Tant que le travail réalisé s'inscrit dans le champ d'application du groupe, l'employé est « libre » de choisir l'orientation de son travail. Le projet qui me fut attribué à mon arrivée étant assez éloigné de mes

intérêts et sortant du cadre de mes compétences, je pus en réorienter les objectifs dans une voie qui me convenait mieux. Cela est particulièrement vrai pour un stagiaire étranger car étant plus vu comme un invité que comme un employé, il tient à cœur au chef de groupe que le stagiaire travaille sur un projet pour lequel il porte un intérêt. Un nouvel employé japonais dispose également de cet éventail de possibilités mais dans une moindre mesure. De mon point de vue, la différence est due à deux facteurs. D'une part, la mentalité, celle du nouvel employé en l'occurrence, qui même s'il possède une certaine marge de manœuvre n'ose pas donner son avis et se doit d'accepter sans broncher le projet qui lui est attribué. L'autre différence provient de la notion de l'emploi qui au Japon diffère complètement. En effet, les grandes compagnies recrutent d'abord des employés (souvent massivement) puis leur trouve « une occupation » au sein d'un groupe de travail. Dans la majeure partie du monde, la démarche est inverse. Les employés sont engagés selon les ressources nécessaires à l'accomplissement d'un projet, ou d'un travail. Bien que cela soit entrain de changer, une entreprise japonaise peut en théorie garantir l'emploi à vie. Du coup, surtout en ce qui concerne la technique et plus particulièrement la R&D, il n'est pas rare de voir des employés se tourner les pouces pendant de nombreuses années en justifiant leur travail par une tonne de paperasserie administrative inutile ou par des rapports fictifs. Qui plus est, la forme est souvent plus importante que le fond.

Conclusion

Concernant mon expérience, surtout professionnelle, le sujet est intéressant mais demande énormément d'énergie et de patience. La plus grande difficulté réside dans la communication et l'acquisition d'information ou de connaissances. Cela n'est pas seulement dû à mon niveau de japonais mais aussi au manque de communication au sein même de l'entreprise entre les différents groupes, laboratoires ou sections. Cependant, étant venu au Japon pour acquérir une expérience de vie plus qu'une expérience professionnelle, je crois qu'il est important de faire la part des choses. Plutôt que de se plonger à 100% dans le travail sans ne rien voir d'autre il faut prendre un peu de recul pour s'enrichir tous les jours de la culture environnante, qu'il s'agisse de la langue, des mentalités, des mœurs et bien d'autres choses encore. Il est primordial d'observer attentivement autour de soi et de savoir se délecter de chaque minute passée, au travail comme ailleurs. Tous les matins, en me réveillant, je me sens véritablement privilégié de pouvoir vivre une telle expérience, unique et inoubliable en tout point de vue, bien que ça ne soit pas évident tous les jours. Pour ceux qui recherchent une vie rangée, confortable et sans accrocs, l'herbe n'est pas plus verte ailleurs... au contraire. Des paroles d'une connaissance qui vit au Japon depuis une vingtaine d'années, je retiens la phrase suivante : « Vivre à l'étranger est une épreuve qui nécessite des sacrifices et un prix à payer ». Je crois qu'ici le prix à payer est la solitude... mais pour un enrichissement spirituel aussi exceptionnel ce n'est pas très cher payé!

Miserez Teymour
Osaka, le 17 novembre 2005